

la concurrence étrangère a ramené notre part, aujourd'hui, à un tiers de ce chiffre. Et pourtant nous dépendons maintenant davantage, et non moins, du commerce des matières premières qui comptaient pour un quart de nos échanges en 1971, et un tiers en 1981. Nous n'avons tout simplement pas su nous adapter aussi rapidement que nos concurrents à un monde en mutation.

Envisageons enfin le protectionnisme. C'est une force croissante partout dans le monde et qui se manifeste avec une vigueur particulière aux États-Unis. Nous venons à peine d'échapper de justesse à l'application de mesures proposées aux États-Unis en vue d'imposer de nouvelles restrictions aux importations de bois tendre, de bois d'oeuvre, d'acier et de cuivre. Imaginez un instant ce que les conséquences auraient été si les décisions des États-Unis s'étaient faites dans l'autre sens.

Ces tendances, qui seraient inquiétantes pour toute économie, sont alarmantes pour la nôtre parce que, plus que beaucoup d'autres nations, nous devons soutenir la concurrence internationale pour survivre. Près de 30 % de notre PNB provient du commerce international, en comparaison d'un peu plus de 15 % pour le Japon, et 10 % pour les États-Unis.

Nous n'avons pas choisi ces réalités et nous n'avons pas d'emprise sur elles. Le Japon ou la Corée n'ont pas eu besoin de notre permission pour devenir et rester vigoureusement compétitifs. Le Royaume-Uni n'a pas demandé notre permission pour adhérer à un marché européen plus vaste et cesser d'accorder la préférence aux pays membres du Commonwealth. Les États-Unis n'ont pas consulté le Canada avant de créer la Vallée du silicium. C'est ainsi que vont les choses dans le monde.

Personne ne s'occupera du Canada si ce n'est le Canada lui-même. La seule façon dont nous pouvons subvenir à nos besoins, avec notre immense potentiel et notre faible population, c'est de devenir hautement compétitifs, et de faire fond sur les intérêts que nous avons en commun avec d'autres, et notamment sur l'intérêt que nous avons à un régime commercial mondial plus ouvert.

Je fais cette observation parce qu'on s'imagine souvent que le Canada, du fait de ses richesses naturelles, ou de son ingéniosité ou de son caractère, est à l'abri des changements qui transforment le monde. Les Canadiens sont tentés de croire que la croissance est possible sans le changement. C'est là une illusion dangereuse, parce qu'elle